

Chapitre 1 : Secrets

Le 10 février 1983, à 10 heures exactement, François Mitterrand, alors Président de la République française, ouvrit la séance d'un conseil restreint qui devait non seulement étudier les suites à donner à la récente mise au point d'une mini-bombe à neutrons capable de détruire en un instant toute vie sur un périmètre restreint comme celui d'une petite ville de province, mais aussi et surtout décider des réponses à apporter au problème des aciéries du Nord. La France produisait un acier de moins bonne qualité et surtout beaucoup plus cher que celui que l'on pouvait importer de l'étranger. Sans compter que l'acier n'avait déjà plus, à cette époque, l'importance industrielle et stratégique qui en avait fait un enjeu crucial par le passé. D'autres métaux, notamment l'aluminium, d'autres matériaux, composites, polymères ou céramiques, remplacent maintenant l'acier dans la plupart de ses utilisations classiques. Il conviendrait donc de réduire,

voire de fermer totalement, les activités des aciéries. Le bon sens économique l'exigeait. Cependant le Président et son conseil se heurtaient à deux problèmes incontournables : fermer les aciéries, c'était créer du chômage, déjà problème numéro un du pays dans ces années-là ; c'était aussi priver la France de son indépendance sur ce produit qui, quoi qu'on en dise, demeurerait malgré tout une valeur stratégique et un élément important pour l'industrie de guerre ou de paix, problème numéro deux.

Il convenait pourtant de prendre une décision, de limiter les dégâts au maximum, de prévoir des plans de reclassement des ouvriers mis au chômage, de déterminer quelles étaient les aciéries les plus rentables, celles qu'on ne fermerait pas ou... en dernier.

Quant à la mini-bombe à neutrons, invention ultra-secrète s'il en fut, la question était de savoir s'il était opportun pour elle, mais pour elle seulement, de réaliser des essais aériens au lieu de prudents essais souterrains comme ceux effectués depuis quelques années déjà pour les bombes atomiques ordinaires...

C'est dire si François Mitterrand, ce jour-là, était loin, très loin de ce qui allait devenir sa préoccupation essentielle bien que secrète, et encore inconnue de tous à ce moment. C'est par un coup de télé-

phone, à 10 h 15, qu'il commença à considérer le problème des aciéries du Nord comme une question mineure... par rapport à ce qui allait lui être révélé.

Il avait pourtant bien précisé à son chef de cabinet qu'on ne le dérangeât point pendant ce conseil, sauf urgence n°1 (conflit mettant en jeu l'existence même de la France) et urgence n°2 (question capable de modifier durablement et de façon importante la politique du pays sur quelque domaine que ce soit et qui exigeât une décision rapide).

Aujourd'hui, si son chef de cabinet avait dérangé le Président au beau milieu du conseil restreint, c'est parce qu'il s'agissait d'une urgence n°2.

François Mitterrand indiqua aux ministres réunis qu'ils devaient continuer sans lui et se dirigea vers un téléphone isolé dans une pièce dont il était le seul à avoir l'accès. Ce téléphone le reliait directement aux services qu'on dit secrets. La ligne, particulière, n'appartenait pas au réseau des PTT, organisme public qui gère alors l'exclusivité des services téléphoniques en France. Cependant l'interlocuteur du président lui annonça que ce qu'il avait à lui dire était si grave qu'il ne pouvait le confier au téléphone, fût-il particulier, et que le sort d'une grande partie du monde, peut-être même du monde entier dépendait de la rapidité avec laquelle il vien-

drait et des décisions qu'il serait amené à prendre ensuite.

François Mitterrand raccrocha, resta silencieux et méditatif quelques instants. Ses yeux clignèrent rapidement plusieurs fois. Il sortit rapidement de cette courte léthargie et se dirigea rapidement vers sa voiture personnelle. Pendant ce temps-là, les ministres continuaient de parler, les aciéries du Nord continuaient de péricliter, les ouvriers continuaient de manifester...

Le temps sur Paris, maussade en cette journée d'hiver, ne l'inquiéta pas. Une pluie fine et pénétrante tombait sans discontinuer depuis le matin, épaississant d'autant un brouillard tenace. La nuit n'avait pas encore fait réellement place au jour, même à 11 h du matin et le chef de l'État se dirigeait parfois avec bien du mal dans cette demi-obscurité. Il avait pris sa voiture personnelle pour éviter de donner trop de publicité à la visite qu'il avait à faire. Ce fut sa première erreur. En effet, lorsque le président utilise une voiture officielle, c'est la routine et il passe inaperçu au milieu des flashes, mais quand il prend sa voiture particulière, au milieu de la journée, il se trouve toujours un agent spécial qui le remarque et s'en inquiète et le suit...

En effet, dès 11 h 30, tous les services secrets du monde savaient que le Président de la République française s'était rendu au siège du SDECE et qu'il

avait quitté un conseil important pour cela. Cela sentait la grosse affaire ! Dès 11 h 45, la nouvelle était dans toutes les salles de rédaction des principaux journaux parisiens et provoqua un certain émoi dans les cafés du commerce les jours suivants.

Bien sûr, par la suite, François Mitterrand, habile routier de la classe politique, devait donner une explication banale et plausible à l'événement qui retomba en effet dans l'oubli journalistique aussi vite qu'il avait provoqué une mini-tempête dans les salles de rédaction. L'opinion publique, pour sa part, n'avait guère attaché d'importance à cette sortie impromptue du n° 1 français. Cependant les services de renseignements, y compris ceux de la France, restèrent en ébullition et, sans qu'ils sachent très bien pourquoi, les espions de tous bords éco-pèrent, cette année-là, d'un sérieux surcroît de travail. Les informations parcellaires que chacun recueillit furent centralisées, dépouillées, classées, archivées dans la plupart des États importants du globe, mais seul le gouvernement anglais, et ce n'est même pas absolument certain, prit conscience de l'importance de l'enjeu que représentait la conversation entre le chef des services secrets français et son supérieur direct, le Président de la République française.

Vers 11 h 15, étant donné la circulation difficile à Paris, François Mitterrand arriva au siège des ser-

vices de renseignements. Il fut immédiatement reçu par le colonel X avec lequel il ressortit aussitôt avant de s'engouffrer, avec son interlocuteur, dans la voiture dont il s'était servi pour venir jusque-là. Homme d'une soixantaine d'années, aux cheveux grisonnants, au visage énergique, toujours soucieux d'une certaine élégance, le colonel X paraissait plus jeune qu'il n'était en réalité. Au demeurant, son intelligence exceptionnelle, son expérience ainsi que l'idée qu'il avait des services de renseignements en faisaient un homme sûr et zélé, capable d'initiatives personnelles mais toujours vouées au service de la nation. Ancien héros de la résistance, il avait appris et compris en ce temps-là que sa vocation était de servir la France et seulement elle.

Il s'excusa auprès de son hôte de devoir allumer la radio et de la régler à plein volume mais lui expliqua que l'affaire qu'il avait à lui révéler était si grave qu'il ne pouvait faire confiance à personne, pas même à la voiture privée du Président, et que moins de personnes seraient au courant, mieux cela vaudrait, au moins dans un premier temps.

Une estime réciproque lie les deux hommes depuis longtemps. Ils se comprennent rapidement et savent l'un et l'autre qu'ils peuvent, à ce niveau de responsabilité, se faire confiance, même s'ils n'appartiennent pas au même bord politique. Aussi c'est en quelques mots seulement et sans détours inutiles

que le colonel X met François Mitterrand au courant de ce qu'il a découvert.

Cette découverte, le colonel X le pressentait et François Mitterrand le comprend tout de suite, peut entraîner une remise en question radicale du fragile équilibre des forces Nord-Sud, entre les pays développés et ceux que l'on appelle, (en vertu de la même pudeur mal placée qui fait nommer les aveugles des non-voyants et les sourds des malentendants), les pays en voie de développement (certains d'entre eux deviendront par la suite, des pays « émergents » ...). Et par voie de conséquence directe, le compromis entre l'Est et l'Ouest risquait d'éclater ; la Chine, notamment, pouvait acquérir une importance soudaine et formidable, l'Inde, le Brésil également, certains pays d'Afrique, peut-être...

Dans les jours qui suivirent, cette découverte allait surtout avoir des conséquences graves et rapides pour quelques personnes et, pour certaines d'entre elles, entraîner leur mort. Mais ce n'est pas cela qui préoccupe pour l'heure le chef de l'État et son collaborateur.

*
**

Au même moment, à Toulouse, un soleil déjà printanier attiédissait les briques roses de la place du Capitole. René Lescargal avait téléphoné à son

amie qu'il passerait la nuit avec elle et il pensait à cette agréable perspective en sirotant un apéritif anisé à la première terrasse de café ouverte en cette saison. C'était un homme de trente ans, célibataire affirmé, et qui trouvait que la vie était bien faite. Du moins la sienne. Son amie n'était son amie que depuis quelques jours. Il savait qu'elle ne resterait pas longtemps dans sa vie et c'était bien ainsi. Elle était jeune, jolie, douce de peau, normalement intelligente et cultivée. René Lescargal avait horreur de la bêtise. Il n'aurait pu avoir une liaison, même très passagère, avec une fille stupide, aussi belle puisse-t-elle être. Pourtant ce qu'il recherchait dans ses nombreuses aventures amoureuses, ce n'était pas le contact intellectuel mais simplement la sensualité. Il ne se le cachait pas et ne le cachait pas à ses partenaires d'un soir ; cependant il aimait se réveiller le matin, après une nuit pleine de soubresauts, avec quelqu'un capable de discuter avec lui de façon intéressante, y compris sur les sujets les plus futiles.

Il était un des assistants de Fayard Lacérure, le célèbre capitaliste rouge, le magnat de l'agriculture qui faisait d'immenses profits en commerçant avec les pays de l'Est et certains pays africains tout en appartenant au parti communiste, dont il assurait par ailleurs une part importante des subsides. René Lescargal, lui, n'était pas communiste et se moquait bien de ce que pensait son patron. Il était bien payé

et son métier l'intéressait. Il n'en demandait pas plus. Fayard Lacérure lui faisait confiance. Il travaillait sérieusement, rapidement et efficacement et était doté d'une solide conscience professionnelle. En fait, c'était l'un des nombreux hommes à tout faire de Fayard Lacérure. Ses activités ne manquaient pas de diversité, depuis les tractations commerciales d'import-export jusqu'à la réalisation d'une usine de transformation agro-alimentaire clés-en-main dans un pays du tiers-monde. Il n'avait pas de compétences particulièrement définies mais savait faire appel aux bonnes personnes aux bons moments. Du moins, c'est comme cela qu'il expliquait ses succès.

Le jeune homme fit lentement tournoyer le liquide jaune dans son verre ballon et admira les jeux du soleil sur la surface miroitante et légèrement pailletée de son apéritif.

À ce moment-là, c'est le plus heureux des hommes. Sans soucis graves. Ce qui occupe son esprit est un problème intéressant à résoudre à propos d'une vente de blé amélioré à la Hongrie, ou bien la pensée de son amie qui l'attend ce soir chez elle en ayant préparé un bouquet de roses comme il les aime et qui lui ouvrirait dans un déshabillé qu'il se plaisait à imaginer coquin et transparent.

Les conséquences de ce qui se tramait à Paris allaient transformer radicalement et sa vie et sa façon de la voir.

*
**

Lorsque François Mitterrand quitta le colonel X, il savait simplement qu'une découverte capitale et probablement révolutionnaire venait d'être réalisée à l'Institut National de Recherches Agronomiques (INRA). Il ne savait pas encore qui était à l'origine de cette découverte ni sur quoi elle portait exactement. Il savait seulement, d'après ce que lui en avait dit le colonel X, que celle-ci pouvait modifier complètement la carte et le visage du plus grand fléau de l'humanité depuis ses origines : la faim.